

# Le Matin

Stéphane LAUZANNE, Rédacteur en chef

Jules MADELINE, Président

## FEUILLES DE ROUTE D'UN MOBILISÉ Les ruses de la bête

Sienkiewicz, dans tous ses récits de combats de gladiateurs, insiste sur les ruses de la bête que, sur le sable sanglant de l'arène, l'homme aura à déjouer... La bête la plus monstrueuse ne fonce jamais droit devant elle : elle a des feintes, elle fait des crochets. Et le luitteur ne doit pas avoir seulement l'âme intrépide et le bras vigoureux : il lui faut un esprit sans cesse en éveil, un œil toujours aigu pour déjouer les perfidies de l'animal qu'il veut terrasser.

Ainsi, dans le duel à mort que nous avons engagé avec la bête germanique, ne devons-nous pas tenir compte uniquement de sa férocité, de sa rapacité, de son appétit de carnage et de sang, mais aussi de la rouerie qu'elle déploie, de la part d'intelligence qu'elle joint à son instinct de meurtre.

Le *Matin* a déjà dévoilé certains « trucs » des barbares sur le champ de bataille ; mais combien d'autres coups en dessous ! combien de trahiseries inconnues ! combien de roudardises à démasquer !

La ruse des brancardiers qu'exposait le *Matin* l'autre jour a été considérablement développée et perfectionnée. Ce ne sont pas seulement des hommes valides que, à l'abri du drapeau blanc, les brancardiers teutons transportent sur des civières ; mais ce sont aussi des approvisionnements, des munitions. L'autre jour, sur le front, une compagnie d'infanterie qui depuis le matin faisait pleuvoir une grêle de balles sur une tranchée vit soudain apparaître sur cette tranchée le drapeau avec la croix de Genève. Nos officiers arrêtèrent le feu et avec leurs jumelles suivirent le mouvement des infirmiers allemands, qui s'élançaient avec des trousses et des paquets de pansements à la main, se baissant, font mine de soigner les blessés. Puis le feu reprit. Impatients de la résistance ennemie, nos soldats bondirent hors de leurs abris, prirent la tranchée allemande d'assaut. Et qu'est-ce qu'ils trouvèrent derrière le parapet ?... Une demi-douzaine des infirmiers de tout à l'heure tenant encore en mains des musettes remplies de chargeurs. Les paquets de pansement étaient tous des paquets de cartouches !...

Dans le même ordre d'idées, il y a le coup des blessés faisant semblant de se traîner lamentablement sur le sol et agitant, au moment de la charge, un mouchoir blanc. On arrive vers eux sans méfiance et, quand on est à portée, ils vous fusillent froidement ; il y a le coup des voitures d'ambulance transformées sur le champ de bataille en voitures de munitions ; il y a le coup de l'officier français qui surgit soudain comme d'une trappe, au milieu de la mêlée, et se met à tirer des coups de revolver dans le dos de ses camarades, cet officier français n'étant autre qu'un soldat allemand qui a revêtu l'uniforme d'un de nos morts...

Plus conforme aux lois de la guerre, mais très meurtrière au début de la campagne, a été la tactique allemande pour la défense des villages et des bois. Il était de tradition, jusqu'ici, pour une troupe, de toujours défendre l'entrée du village, l'entrée du bois. Les patrouilles et les reconnaissances savaient donc aisément à quoi s'en tenir lorsqu'elles exploraient des lieux habités ou des boqueteaux. Si, après avoir franchi les premières maisons ou avoir pénétré jusqu'au milieu d'une forêt, aucun coup de fusil ne les avait accueillis, c'est que, très vraisemblablement, l'ennemi n'était pas là. La colonne pouvait, en conséquence, s'avancer sans danger. Les Allemands ont complètement changé cette manière de faire : ils se massent, dans une forêt, à l'extrémité opposée à la lisière par laquelle nous pénétrons et ils se postent, dans un village, à la sortie, dans les dernières maisons et les dernières ruelles. La colonne qui ne se tient pas sur ses gardes est alors surprise au moment où elle s'y attend le moins et elle se trouve dans l'impossibilité de se déployer pour le combat. Les shrapnells et les mitrailleuses fauchent impitoyablement dans ces masses denses.

Il était aussi d'usage que les patrouilles et les sentinelles opèrent en avant des lignes à couvrir. Les Allemands ont également changé cette règle et les mettent sur la ligne même. Aux premiers temps de la guerre, nos soldats apercevaient des patrouilles et des sentinelles allemandes, leur tiraient dessus. Patrouilles et sentinelles s'enfuyaient aussitôt à toutes jambes : nos hommes leur donnaient la chasse. Et quelle n'était pas leur stupeur, quand ils se trouvaient dans l'embuscade même occupée par les sentinelles ou la patrouille, des tranchées remplies de tireurs.

Toutes ces malices, cousues d'un fil made in Germany, n'ont qu'un temps. Elles réussissent une fois, mais pas deux. Il y a au moins quinze jours que le truc des brancardiers et de troupes blessées gémissant sur le sol ne prend plus. Il y a un grand mois que le coup du village et le coup de la patrouille filante sont évanescents. Le Français est maintenant intelligent, à la différence de l'Allemand, qui est roué, mais bête.

Sous le rapport du courage, l'homme à travers les siècles s'est toujours montré l'égal de la bête, sous le rapport du cerveau, il s'est toujours montré son supérieur.

## Ce pauvre Guillaume !

Guillaume II a trouvé un avocat en la personne du milliardaire américain André Carnegie, ainsi qu'il ressort de la dépêche suivante, que publie l'*Evening News* :

« New-York, 25 septembre. — Selon M. André Carnegie, qui est arrivé ici aujourd'hui, le plus à plaindre de l'Europe. La caste militaire allemande a organisé la guerre, tandis qu'il était au loin, sur son yacht. Quand il est revenu, le mal était fait. »

## La situation des deux armées

### NOUVELLES ATTAQUES ALLEMANDES REPOUSSÉES

#### Les « exploits » du kronprinz

Communiqués officiels du 29 septembre (15 heures.)

1° A notre aile gauche, au nord de la Somme et entre la Somme et l'Oise, l'ennemi a tenté, de nuit et de jour, plusieurs attaques qui ont été repoussées. Au nord de l'Aisne, aucun changement.

2° Au centre, en Champagne et à l'est de l'Argonne, l'ennemi s'est borné à de fortes canonnades.

Entre Argonne et Meuse, légers progrès de nos troupes, qui trouvent devant elles des positions fortement organisées.

Sur les Hauts-de-Meuse, dans la Woivre et à l'aile droite (Lorraine et Vosges), pas de modifications notables.

D'une façon générale, notre ligne est jalonnée de l'est à l'ouest par le front : la région de Pont-à-Mousson-Apremont-la Meuse, dans la région de Saint-Mihiel, les hauteurs au nord de Spada et la partie des Hauts-de-Meuse au sud-est de Verdun. Entre Verdun et Reims, le front général est jalonné par une ligne passant par la région de Varennes, par le nord de Souain et la Chaussée romaine qui aboutit à Reims, les avancées de Reims, la route de Reims à Berry-aux-Bac et les hauteurs dites du chemin des Dames, sur la rive droite de l'Aisne ; cette ligne se rapproche ensuite de l'Aisne jusque dans la région de Soissons. Entre Soissons et la forêt de Laigle, elle comprend les premiers plateaux de la rive droite de l'Aisne. Entre l'Oise et la Somme, cette ligne correspond au front Ribécourt (qui est à nous), Lassigny (occupé par l'ennemi), Roye (qui est à nous), Chaulnes (à l'ennemi).

Au nord de la Somme, elle se prolonge sur les plateaux entre Albert et Comblès.

Nous avons fait encore de nombreux prisonniers au cours de la journée d'hier ; ils appartiennent notamment au 7<sup>e</sup> corps actif, au 7<sup>e</sup> de réserve, aux 10<sup>e</sup>, 12<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et au 19<sup>e</sup> corps d'armée allemands.

(23 heures.)

Rien de nouveau dans la situation.

### Le mois héroïque

Il s'achève aujourd'hui ce mois qui aura vu les deux plus formidables batailles dont l'histoire ait jamais retenti.

Au cours des trente jours que nous venons de vivre, ce fut d'abord la ruée d'une horde immense des longtemps préparée pour l'invasion de la France et que la bravoure admirable des Belges avait un moment arrêtée, au prix des plus nobles sacrifices.

Et depuis le 6 septembre, chaque jour, à toute heure, sans relâche, nos héros soldats ont lutté.

Le front était si vaste, et les troupes, des deux côtés, si nombreuses, que plus de vingt combats se déroulaient à la fois entre Compiègne et Verdun, combats héroïques et désunis en apparence, coordonnés en réalité, reliés les uns aux autres et tendant tous au même but, grâce à la vigueur admirable de pensée, de volonté, d'action d'un chef digne de la France.

Pendant huit jours sur la Marne, pendant quinze jours sur l'Aisne, l'Oise, la Somme et la Meuse, le monde a vu deux millions et demi de soldats se disputer la victoire.

Où la victoire est-elle allée ? Ils sont là pour le dire, les drapeaux conquis et les canons arrachés à l'ennemi !

Ils l'ont vu, les cent mille Allemands qui ne reverront jamais l'Allemagne et que les bouches muettes semblent s'être glacées en maudissant leur maître.

Ils l'ont vu, ces régiments de prisonniers qui promènent par toute la France leur joie de ne plus avoir à combattre.

Elle l'a vu enfin, cette reculée constante qui, des campagnes de l'île-de-France, a déjà ramené les troupes du kaiser aux tourbières de la Somme et plus loin encore, aux mornes plaines des pays de la bouille.

« Vaincre, c'est avancer », disait Frédéric II, qui son peuple a surnommé le Grand.

« Je m'en vais, donc je suis battu », devra reconnaître humblement le dernier Hohenzollern, celui que la postérité appellera Guillaume le Petit.

Et battu, il l'est en effet, le souverain déshonoré qui a débuté par renier sa parole en meurtrissant la Belgique et qui renie maintenant ses soldats en leur tournant le dos quand il les voit défaits.

Ce mois, en vérité, est fait tout entier de notre gloire et de sa honte.

La France, en retrouvant pour une lutte sainte l'antique bravoure qui l'a marquée au front dans le passé pour toutes les nobles tâches, vient de remonter au sommet d'où l'avait fait descendre le malheur. Ceux qui, depuis quarante ans, la plaquaient tout en aimant, les étrangers que le spectacle de la force allemande orgueilleusement étalée avait impres-

sionnés et qui se résignaient d'avance à voir la brutalité, la cupidité, le mensonge et la ruse dominer désormais la conscience universelle, tous recommencent à espérer et à lever la tête.

Déjà nous sourient les prudents qui se réservaient. Déjà se préparent à nous accueillir et même à nous rechercher les lointains amis qui commençaient à nous oublier.

« Le mois héroïque » a fait cela. Septembre s'achève après nous avoir préparé cette vendange.

Et maintenant, il y a encore des récoltes à engranger, des terres à reconquérir, des semailles à faire pour la saison prochaine — et des victoires à ramporter sur la barbarie pour l'éternel honneur de l'humanité.

### Le kronprinz foudre de guerre

LONDRES, 28 septembre. — Le Daily Telegraph publie la très intéressante lettre suivante, que lui adresse son correspondant Granville Fortescue, à la date du 21 septembre :

La première armée allemande qui ait été complètement battue sur le territoire français est celle du prince héritier. Cette défaite, a sauvé Paris. Et cette importante nouvelle est restée secrète jusqu'à présent. Au moment de leur victoire, les Français ne se rendirent pas compte de l'étendue des dommages qu'ils avaient infligés à l'ennemi. Ils ne prétendirent même pas avoir remporté une victoire, et dans le rapport officiel il n'est question que d'une bataille sans résultat. En réalité, ils avaient écrasé la fleur de la puissance militaire allemande.

Contrairement à l'impression générale, les grandes batailles livrées autour de Paris ne commencèrent pas par la défaite du général von Kluck. Les mécomptes de cet officier général ont pour cause directe la retraite de l'aile gauche allemande, dans la nuit du 6 au 7 septembre. Le mystère dont étaient entourés les mouvements des armées allemandes s'évanouit, maintenant que l'on sait que le principal corps de l'armée du kronprinz s'est retiré, pendant cette nuit, à 40 kilomètres en arrière. Une retraite comme celle-là équivaut à une déroute.

#### Un beau programme

Dans le plan d'opérations des Allemands, le terrain qui permettait de recueillir la gloire la plus grande était réservé au prince héritier.

Cela était conforme à la ligne de conduite suivie pour ranimer la popularité de la maison de Hohenzollern qui s'affaiblit rapidement. Dans toute l'Allemagne, le prince fut acclamé comme le héros de Longwy. Sa futilité démonstration devant Verdun fut présentée comme une série de glorieux assauts. Dans des bulletins officiels, on dit qu'il avait infligé une grave défaite aux Français. En réalité, l'armée française qui lui était opposée a opéré un magnifique mouvement de retraite défensive, ayant en face d'elle des troupes en nombre supérieur ; elle a disputé avec acharnement chaque pouce de terrain et finalement elle a pris l'offensive avec le plus grand succès.

#### Le retardataire

Les Allemands avançaient sur la ligne Verdun, Sainte-Menehould, Châlons-sur-Marne. Leur marche était extrêmement rapide. Quand les unités de l'armée de Kluck arrivèrent à Chantilly, le corps principal de l'armée du kronprinz était encore à 200 kilomètres en arrière, et il reçut l'ordre d'avancer avec toute la vitesse possible. On avait réglé la marche de l'armée allemande dans les Champs-Élysées, et comme le kronprinz, revêtu sans nul doute de l'uniforme de son ancien régiment, les hussards de la mort, devait conduire cette marche historique, il fallait bien que les troupes françaises qui s'opposaient à sa venue fussent balayées.

#### Bataille sanglante

L'aile gauche des Allemands livra bataille le dimanche 6 septembre. Le combat commença au lever du jour et continua, avec une fureur exceptionnelle, jusqu'à la tombée de la nuit.

Le feu de l'artillerie surpassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors dans l'histoire des guerres. On a compté trente obus tombant en trente secondes. Je tiens cela de source sûre. Pendant cette journée de combat, l'artillerie française fit preuve d'une supériorité indiscutable. On ne pourra jamais évaluer, même approximativement, les pertes qu'elle a fait subir aux Allemands. On fixe le total de ces pertes à des chiffres si élevés que j'hésite à les citer.

Il ne faut pas perdre de vue que l'armée allemande avançait sur une ligne de près de 65 kilomètres d'étendue et que le pays situé au nord-est de Sedan est le plus fertile qu'il y ait en France. Des kilomètres et kilomètres de marais bordent les vallées. C'est là que l'ennemi avait le plus souffert.

Stimulé par cette idée qu'il combattait pour l'existence même de Paris, chaque soldat français en valait trois et contre cette résistance désespérée les Allemands ne pouvaient rien.

Le 6 septembre, quand la nuit tomba, aucune des deux armées ne pouvait prétendre avoir beaucoup amélioré sa position. Les Français avaient gagné du terrain à certains endroits, mais ils avaient reculé sur d'autres points.

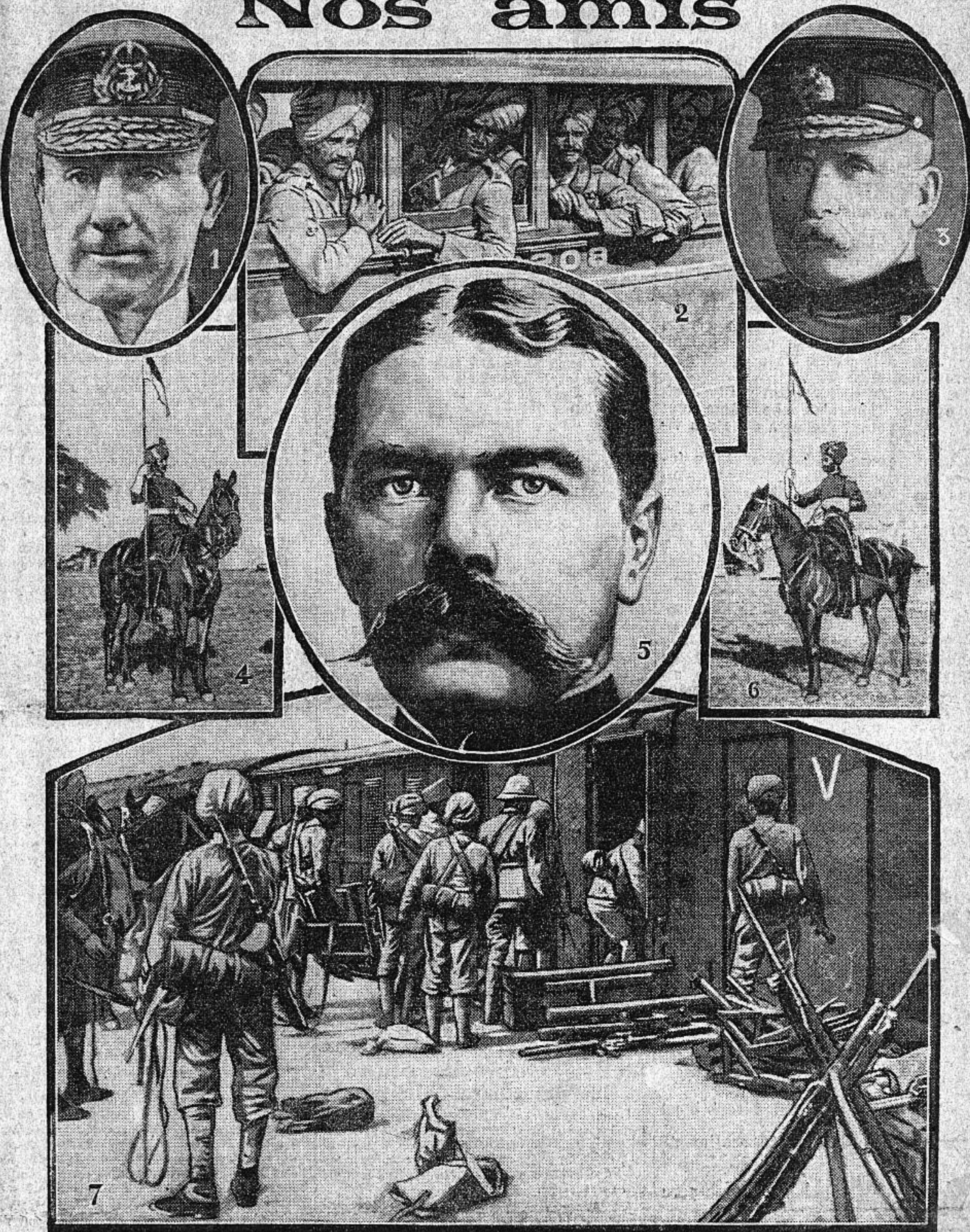
C'est alors, dans la nuit du 6 au 7 septembre, que se produisit la mystérieuse retraite des Allemands. La lutte sur cette aile continua toutefois pendant plusieurs jours, mais les Allemands essayaient seulement de sauver d'une destruction complète ce qui restait de leur armée, en partie paralysée.

Le kronprinz étant en retraite, il ne restait plus aux armées de Kluck et de Bulow qu'à exécuter la même manœuvre.

### BILAN

LONDRES. — L'Amirauté publie une statistique montrant que, depuis le début de la guerre, l'Allemagne a coulé, capturé ou retenu 86 bateaux anglais formant un total de 229.000 tonnes contre 387 bateaux allemands formant un total de 1.140.000 tonnes, retenus ou capturés par les Anglais. (Four-nier.)

## Nos amis



1. Sir John R. Jellicoe, commandant en chef de la flotte anglaise ; 2. un départ de cipayes ; 3. le feld-marchal Sir John French, commandant en chef les troupes anglaises opérant contre l'armée allemande ; 4 et 6. lanciers hindous ; 5. le feld-marchal lord Kitchener, ministre de la guerre de Grande-Bretagne ; 7. l'embarquement d'une compagnie de sapeurs du génie des troupes de l'Inde.

## Les Russes avancent en Galicie

### Le révolutionnaire Bourtzeff s'est engagé

PETROGRAD, 28 septembre. — Dépêche particulière du « Matin ». — Les Russes, poursuivant leur offensive rapide, se sont emparés des bois d'Augustow, près de Lyck.

Près d'Ossowiez, après un duel de grosse artillerie, l'infanterie allemande a été repoussée.

L'ennemi renforce son armée en Prusse orientale.

Les tentatives de diversion de la garnison de Przemyśl ont été vaines ; les Russes continuent leur marche en avant, enlevant des canons et des prisonniers aux Autrichiens, qui se retiennent dans la plus grande confusion.

Le tsar a reçu des banquiers de Petrograd un don de cinq millions de francs destiné à secourir les victimes de la guerre.

En les recevant, le souverain leur dit qu'il avait le ferme espoir de mener à bonne fin la guerre difficile qui lui avait été imposée et loua leur esprit de sacrifice.

Le révolutionnaire russe Bourtzeff est arrivé à Moscou. Il a été autorisé à s'engager.

### Le « Splendide Pioupiou » et son chef

LONDRES, 28 septembre. — Du correspondant particulier du « Matin ». — Dans un article intitulé « Le Splendide Pioupiou », le Daily Express, craignant que la fierté ressentie en ce pays par suite des exploits des troupes anglaises en France ne porte les Anglais à oublier les prouesses magnifiques de leurs alliés, « qui, dit-il, jouent naturellement le rôle principal dans le grand effort fait pour repousser les armées allemandes sur le Rhin », fait un grand éloge du soldat français, « dont le courage indomptable a égalé celui des troupes anglaises ». L'article se termine ainsi :

« En faisant l'éloge de l'armée française, n'oublions pas son commandant, le ferme, l'astucieux, le modeste général Joffre. Il ne publie aucun manifeste pompeux et il a la plus grande qualité qu'un chef militaire puisse posséder : il sait faire de grands sacrifices pour obtenir des résultats plus grands encore. Il évite tout ce qui ressemble à de la postulation, de l'exagération et ne déguise jamais la vérité. C'est un soldat scientifique. Sa mission est de battre les Allemands et il agit de façon à l'accomplir avec cette ferme et calme qui est le gage le plus assuré du succès. »

## LES SÉNÉGALAIS A LA BATAILLE

La veille, nous avions vu débarquer de fortes unités de Sénégalais.

En passant la rivière sur un pont de bois, ils faisaient sonner le pas avec grand orgueil. Vêtus, coiffés de bleu sombre, ils semblaient, tous ensemble, un morceau de nuit en marche, dont leurs mâchoires auraient été le clair de lune.

Ils n'aiment pas la bière. Les habitants, sur la route, leur tendaient des verres. Ils ne prenaient que le vin. Pas tous. L'un déclara :

— Moi suis comme chameau.

Il y en avait d'immenses. Quand ils tendaient le bras et qu'on leur remplissait la timbale, on restait stupéfait de la distance qui séparait le liquide de leur bouche.

A chaque enjambée, ils abattaient beaucoup de chemin.

L'étape étant finie, ils établirent leur camp pour la nuit.

— Avons laissé Mme Sénégal pour défendre France.

— Sous la voûte du canon, cela vous mouillait les yeux.

C'est s'endormir avec la nuit.

C'est le lendemain.

Nous montions vers la bataille, qui avait commencé ce jour à 2 h. 5 du matin. Nous avions appris que Guillaume avait donné l'ordre à ses armées de prendre une offensive générale, d'en finir. Nous grimpons une petite route rude quand nous revîmes nos Sénégalais. Ils préparaient leur fusil amoureux. Par instant, ils le posaient et se hissaient sur les épaules d'un camarade pour mieux voir la fumée des obus. Quand l'une de ces fumées était plus large, ils riaient d'énervement.

Ils nous criaient :

— Coupe, coupe la cabèche à Guillaume et la manger !



M. Dalimier (1), sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-arts et M. Népoli (2), préfet des Ardennes regardant un engagement sur le front. Phot. Matin

La chéchia retirée, on vit qu'ils s'étaient fait dessiner par la tondeuse des agréments dans la chevelure. L'un avait la moitié du crâne rasé ; l'autre y portait un hui, et leurs voisins, des figures inconnues de la géométrie.

— Où c'est-y, les Prussiens ? nous demandèrent-ils.

— Tout près, à vingt kilomètres.

— Vingt kilomètres ! Y a bon !

Ils allèrent à la corvée d'eau. Ils vous disaient en relevant le menton :

Ils ne veulent pas d'autre mal aux soldats ennemis que de leur leur loyale-ment. Ils disent qu'ils ne leur arracheront même pas un poil. Ce qu'il leur faut, c'est la « cabèche à Guillaume ».

Nous atteignons un sommet qui plonge sur la plaine de combat. Nous y trouvons M. Dalimier, ministre des Beaux-arts, et M. Népoli, préfet des Ardennes, ce préfet qui guette son département pour le gagner mètre par mètre.

En face de nous, les batteries allo-



# Une armée contre une femme

Comment l'anbergiste de Lizy-sur-Ourcq reçut la visite des Allemands

Le mercredi 2 septembre, vers deux heures du matin, le maire de la commune de Lizy-sur-Ourcq, qui, en temps de paix, compte un peu plus de 1.700 habitants, parcourait le local où se tenait le conseil municipal.

Evacuez ! Evacuez ! C'est l'ordre ! L'ennemi arrive !

En même temps, les marins dont les péniches dormaient tranquillement sur les eaux étalées du canal de l'Ourcq, étaient avisés d'avoir à déguerpir le plus vite possible.

Ce fut, dans la ville comme sur le canal, une fuite éperdue vers Meaux, vers la ville où l'on espérait trouver secours et refuge. A 2 heures du matin, à Lizy, tout le monde dormait ; à 8 heures du matin, le pays était désert.

Une brave et courageuse anbergiste, Mme Bossuat, réagit contre la panique. Seule avec son vieux père, qui compte soixante-dix-huit ans, elle tint conseil.

— J'ai bien envie de rester, papa ?

— Moi aussi. Et qui donc soignera nos bêtes à Trancoux ?

A Trancoux, en effet, le père de Mme Bossuat possédait une étable où, à côté de quatre vaches laitières, s'élevaient deux jeunes porcs.

— Nous restons, papa ?

— Restons, ma fille. Moi, je vais soigner les bêtes.

La veille, c'est-à-dire le mardi, Mme Bossuat avait, en son hôtel, reçu la visite de quatre officiers anglais en uniforme. Leur automobile avait facilement franchi le pont de la gare, et ils étaient allés pour passer, monnaie d'appoint, à la messe.

Le repas fut plantureux, et celui qui semblait être le chef solda la dépense en présentant un livre sterling.

Cette pièce, en réalité, fit remarquer l'officier anglais, vaut vingt-cinq francs. Je vous la donne en paiement pour vingt francs. Quand nous aurons débarrassé le pays des Prussiens, nous viendrons vous la réclamer. Gardez-la.

Un tour de main et l'auto disparut dans un nuage de poussière.

Mme Bossuat était seule à son milieu de quatre officiers anglais et barricadés. Le tonnerre du canon l'assourdissait. Elle attendait le retour de son père. Elle attendait, parce que elle s'était dit que, jusqu'à la fin, elle attendrait.

Vers cinq heures du matin, le jeudi, vingt-huit cuirassiers, au galop, arrivèrent devant l'auberge. Les hommes ont faim, les chevaux aussi.

Mme Bossuat indique la grange, où les coffres sont remplis d'avoine. Les soldats font le passage et distribuent la ration. Puis, ils reviennent devant l'auberge pour se restaurer. La patronne coupe des tranches de pain et des ronds de saucisson.

Un coup de feu interrompit sa besogne. A côté d'elle et appuyant presque le canon de sa carabine sur son épaule, un cuirassier vient de tirer sur un groupe de uhlans.

Quelques balles sont échangées sans résultat. Les cuirassiers disparaissent d'un côté, les uhlans de l'autre. Mme Bossuat reste encore seule, toujours seule, puisque son vieux père n'est pas rentré.

A neuf heures, première pointe de uhlans. Ils passent, vite, très vite, la lance en arrêt.

Puis c'est le gros du régiment. Quatre officiers mettent pied à terre devant l'auberge Bossuat. Ils sont coiffés du chapska. Et c'est en riant d'un gros rire « partagé » par ses subordonnés, que celui qui commande dit à la patronne.

— Je vous avais bien dit que je reviendrais chercher ma livre sterling.

Les quatre officiers anglais de la veille se font servir un plantureux repas dont, cette fois, ils négligent de solder l'addition.

L'occupation

Maintenant c'est l'occupation. Toutes les portes des maisons abandonnées par les fuyitifs sont défoncées. C'est le pillage et la rapaille. Le soir, les soldats allemands, ivres, tubifient dans les rues sans lumière.

Trois jours se passent, et voici que l'eau manque. Lizy est, en effet, alimentée par une pompe à vapeur qui refoule les eaux puisées à la rivière dans de vastes réservoirs. Ces derniers sont vides et la pompe ne fonctionne plus.

Quatre hommes viennent prendre le père de Mme Bossuat qui, entre les balonnets, vient d'être ramené de Trancoux. L'un d'eux parle un mauvais français.

— Si dans une heure nous n'avons pas d'eau, tu ne pourras rien. Un colonel passe. Il l'appelle. L'officier parle français. On s'explique. Le lendemain, des prisonniers français font manœuvrer la pompe et l'eau coule.

Mais, avant de s'en servir, tout pour leur usage personnel que pour celui de leurs chevaux, les uhlans exigent que Mme Bossuat et son père aient chacun un grand verre de la liqueur tant désirée. Après une demi-heure d'observation, constatant que l'un n'a l'air d'être éméché, ils se déclarent satisfaits.

Entre temps, toujours sous la menace du revolver braqué et avec la perspective d'être fusillé des que la fausseté d'une de ses déclarations aura été constatée, le père de Mme Bossuat doit montrer aux ennemis les sentiers et les chemins. Il doit trouver le maire — qui est bien loin — et comme, ni à la mairie, ni à son domicile retourné de fond en comble, on ne découvre trace du magistrat, le vieil homme, épuisé, épuisé, finit de ramener dans une heure le maire à la fusillade. Cette fois encore, c'est un colonel qui intervient et fait mettre l'otage en liberté.

Des le premier jour de l'occupation, des camions automobiles étaient venus enlever tous les produits de l'alimentation, chez les épiciers, les charcutiers, les boulangers, les bouchers.

Durant six jours, il fut impossible de se procurer un morceau de pain. A nouveau, des prisonniers français réquisitionnés s'installèrent devant les fours et commencèrent la panification. Mais ils ne travaillaient que pour les seuls Allemands. Un jour pourtant, Mme Bossuat avait réussi à se faire donner deux pains de quatre livres. Dix minutes après, on les lui saisisait sous ce prétexte :

— C'est pour des blessés français.

Pour les blessés français ! Voilà la phrase qui voudrait excuser tous les vols et tous les pillages. Ce simple détail, qui nous est fourni par Mme Bossuat, prouve bien que vols et pillages sont systématiquement organisés et se pratiquent sous l'œil bienveillant des officiers.

Beuverie et pillage

Durant plusieurs jours, la cave de l'auberge fut respectée. Mais lorsque les boisons manquèrent, des soldats vinrent. Un fonctionnaire, le fusil chargé, s'installa devant la porte et des hommes descendirent. Ils s'emparèrent de la champagne d'abord, du vin de bon cru ensuite, puis des quinquinas, des madères, des vermouths et des sirops. Par contre, l'absinthe, les amers, et, en général, toutes les boissons alcooliques, furent scrupuleusement respectées.

Scrupuleusement respectée aussi, au milieu du séquestration des maisons, l'usine de fabrication de la colle. On y avait acheté ses machines en Allemagne. En outre, monteurs et mécaniciens étaient tous Prussiens.

A côté, par contre, se trouve une superbe propriété, appartenant à M. Moulin, lequel fit partie du cabinet de M. Etienne lors de



Mme BOSSUAT Phot. Matin

son passage au ministère de la guerre. Les premiers jours, les Allemands ne touchèrent à rien ; mais un matin, après quelques vaines tentatives pour crocheter les serrures, les portes furent enfoncées.

— C'est pour établir une ambulance pour les blessés français, dirent les officiers.

Et afin de faciliter l'installation de cette ambulance, on fit place nette. On prit tout, jusques et y compris les glaces scellées au mur. Les meubles de prix, les objets d'art, la literie, tout fut entassé dans des camions automobiles qui partirent pour une destination inconnue.

Bientôt les blessés commencèrent à arriver, de plus en plus nombreux d'instants en instants ; bientôt leur nombre dépassa le millier. Autour d'eux, tout un personnel de majors et d'infirmiers.

Cependant on ne vit point là un seul blessé français.

Les infirmiers, eux aussi, témoignaient grandement de la crainte qu'un opposant leur infligeât, à l'instant, un coup de main. Chaque fois que Mme Bossuat, faisait cuire des pommes de terre, un soldat arrivait. Au hasard de la baïonnette, il en piquait une, que la pauvre femme devait avaler sur-le-champ. Après une demi-heure d'observation, le légume était déclaré bon pour la consommation.

Le dixième jour de l'occupation, parurent des escadrons de uhlans. Aussitôt une grande agitation se manifesta. Le drapeau allemand, qui flottait sur la plus haute cheminée d'un moulin, fut amené, puis passerent successivement, et très vite, quatre régiments de cavalerie, deux d'artillerie et quantité de mitrailleuses. Le défilé dura sept heures. On put constater l'existence de deux mitrailleuses par cent fantassins. Le lendemain, il ne restait à Lizy qu'une centaine d'hommes en armes et huit cents blessés.

L'oisie et les deux colonels

Vers le soir, deux colonels vinrent dîner chez Mme Bossuat. Ils ordonnèrent qu'on leur apportât une oie bouillie de pommes sucrées. Ils mangèrent plantureusement, burent de même et déclarèrent qu'ils solderaient l'addition après la guerre.

Entre temps, leurs ordonnances étaient venues faire les lits et préparer la couverture avec la maistrerie d'une sous-brigade consommée. Comme les officiers tiraient leurs bottes, une alerte se produisit. Ils sautèrent à cheval. — On ne les a plus revus.

Le lendemain, la garnison était réduite à cinquante hommes de la landwehr.

— Il était sept heures du matin, nous dit Mme Bossuat. Mon père, qui se tenait sur le pas de la porte, me dit tout à coup : — Voilà les uhlans qui reviennent.

Je regardai, et je vis les pantalons rouges. Je faillis m'évanouir de joie. Je criai, en battant des mains :

— C'est des culottes rouges ! C'est des culottes rouges !

Mon père me fit observer qu'ils n'étaient que trois, qu'ils allaient se faire massacrer par les cinquante Prussiens. Je pris un chemin détourné et je courus prévenir le chef de la patrouille de dragons. Je le vois encore, le revolver de la main gauche et la carabine sur la cuisse. Lorsque je l'eus mis au courant de la situation, il me remercia et ajouta :

— Ça ne fait rien... — Puis il commanda : Au galop ! En quelques secondes, ces trois soldats tombèrent sur les cinquante Allemands campés sur la place. Il parla très fort en allemand, et aussitôt, mon père et moi, nous vîmes ce spectacle insensé : les cinquante Allemands, parmi lesquels se trouvaient quatre sous-officiers, prirent leurs fusils par le canon et vinrent les écraser contre cette borne qui garde encore les traces des éraflures.

Deux heures plus tard, un escadron de chasseurs à cheval vint occuper Lizy. L'officier qui le commandait était émervillé de l'audace du chef des dragons. Tous les deux ont couché dans les lits faits par les ordonnances des colonels prussiens.

Quatre jours plus tard, les blessés allemands étaient évacués et les Français eux-mêmes disparaissaient.

De l'occupation prussienne, il ne restait que les traces qu'on retrouve partout après leur passage : la ruine et le pillage, de l'ordre et du verbe brisé.

La mobilisation des cheminots

Lorsque la guerre éclata, au début de la mobilisation, un certain nombre de cheminots nous demandèrent s'il ne serait pas possible, sans danger pour le service, de les envoyer au feu.

Nous posâmes la question.

Elle souleva une polémique plus que confuse, si confuse qu'on n'en put tirer qu'une conclusion : c'est que la solution du problème doit être techniquement bien difficile.

Nous nous gardâmes bien d'en chercher une autre.

Dans nos bureaux, nous écrit encore aujourd'hui un grand employé du Nord, sur dix des agents font encore partie de la réserve de l'armée active et pourraient sans inconvénient être incorporés.

— L'Etat ne vient-il pas de donner la preuve en rendant à l'armée 14.000 de ses cheminots ?

Mais aussitôt les autres de se récrier : — C'est que le réseau Etat est encombré d'un personnel inutile, et situé loin des champs de bataille.

Et voici que ces arguments soulèvent une émotion telle que cette fois se trouve réalisée l'unanimité des intéressés... dans la protestation.

— 1° Il est faux, nous dit un des délégués du personnel au conseil de direction, que nous soyons trop nombreux. Les cadres sont au contraire trop étroits.

— Les statistiques du ministère des Travaux publics établissent que le nombre des agents par kilomètre exploité est inférieur sur le réseau de l'Etat à la moyenne des autres compagnies.

— D'autre part les recommandations sont formellement interdites sur le réseau et il n'est pas répondu à celles qui se produisent.

— 2° Toutefois le réseau Etat a mis à la disposition de l'armée, outre 14.000 agents du petit personnel, près de six mille employés et deux mille officiers hors cadres.

3° La tâche du réseau Etat est en réalité tout particulièrement lourde, puisqu'il a à faire face au trafic des ports, à l'approvisionnement du pays et, ne l'oublions pas, au transport et au ravitaillement de toute l'armée anglaise.

N'allons pas plus loin... Ceux qui ont eu le plaisir d'obtenir à l'heure actuelle de nos votes forcées le meilleur rendement savent ce qu'ils ont à faire.

Ils l'ont prouvé en réalisant, grâce au zèle et au dévouement du personnel, une mobilisation qui fut un chef-d'œuvre.

Tous les cheminots peuvent être fiers d'avoir collaboré et tous les Français leur en resteront reconnaissants.

## LES BRAVES

Deux soldats-écrivains

C'est par erreur — fort heureusement — que plusieurs journaux viennent d'annoncer la mort sur le champ de bataille du noble poète Alfred Druin, capitaine d'infanterie coloniale, que le *Matin* a l'honneur de compter parmi ses collaborateurs.

Le capitaine Druin, depuis plusieurs années officier d'ordonnance du général Lyauté — qui venait d'écrire une magnifique préface pour son dernier volume de vers, un chef d'œuvre, du *Sang sur la Mosquée* — arrivait à peine en congé à Paris lorsque éclata la guerre. Ayant aussitôt demandé à partir pour la frontière, il fut affecté comme capitaine adjudant-major au 43<sup>e</sup> d'infanterie coloniale. Après s'être magnifiquement battu pendant six semaines en Lorraine, il fut grièvement blessé à l'épaule. A l'heure actuelle il est soigné, avec les meilleures chances de guérison, à l'hôpital Sainte-Marthe à Dijon. Le capitaine Druin, qui était depuis six mois proposé pour la croix au titre du Maroc, vient d'être décoré des jours-ci pour sa belle conduite devant l'ennemi.

Il a été le même jour que notre autre brillant collaborateur, le capitaine Deltange (en littérature Emile Nolly), qui commandait une très belle compagnie de ce même 43<sup>e</sup> régiment colonial. L'auteur si justement réputé de *Gens de guerre au Maroc* et du *Chemin de la victoire*, deux beaux livres exaltants, avait même eu la coquetterie artistique d'aller à la bataille, à la victoire, avec un ravissant fanion de compagnie dessiné par le bel artiste Bernard Naudin et brodé par une courageuse jeune fille.

Il fut blessé une première fois, légèrement, à la main, puis, le 31 août, grièvement, à l'épaule — comme son vieil ami Alfred Druin. C'est seulement il y a cinq jours qu'on apprit qu'il était à l'hôpital français de Blainville, près Lunéville. Mais depuis trois jours il a été évacué sur un autre hôpital, sans que l'on sache où. Tous ceux, médecins, officiers, dames de la Croix-Rouge, infirmiers, qui paraissent nous envoyer un témoignage au sujet du capitaine Deltange, feraient plaisir à sa famille, à ses amis de l'armée et de la littérature, au *Matin*.

Légion d'honneur et médaille militaire

Sont inscrits aux tableaux spéciaux de la Légion d'honneur :

Pour le grade de commandeur : Le général de Maud'huy, commandant du 18<sup>e</sup> corps.

Pour le grade d'officier : Le capitaine Garnier, du 98<sup>e</sup> d'infanterie.

Pour le grade de chevalier : Le capitaine Dauthuille, du 75<sup>e</sup> de ligne ; le lieutenant Lubin, du 52<sup>e</sup> ; le sous-lieutenant Lévesque, du 12<sup>e</sup> ; le lieutenant Levesque, du 22<sup>e</sup> ; le capitaine de chasseurs ; le sous-lieutenant Morin, du 18<sup>e</sup> d'artillerie ; le capitaine de Serracourt, du 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs ; le capitaine Bachelot, du 10<sup>e</sup> de ligne ; le capitaine de Davise, du 10<sup>e</sup> de ligne ; le capitaine Lidort ; le sous-lieutenant Belorge et le sous-lieutenant Pelletier, du 10<sup>e</sup> de ligne ; le capitaine de cavalerie Hartung ; le lieutenant Mathenet, du 12<sup>e</sup> bataillon de chasseurs ; le lieutenant Rennevier, du 12<sup>e</sup> de ligne ; le lieutenant Grébot, du 10<sup>e</sup> ; le sous-lieutenant Germain, du 23<sup>e</sup> de ligne ; le chef de bataillon Lavergne, du 121<sup>e</sup>.

Pour la médaille militaire : Le brigadier Paganel, du 3<sup>e</sup> chasseurs ; le soldat Guillemard, du 298<sup>e</sup> ; le médecin auxiliaire Sorrel, du 121<sup>e</sup> ; le sergent réserviste Peyronel, du 10<sup>e</sup> ; le cavalier Calmel, du 3<sup>e</sup> chasseurs ; le brigadier Delpoux, du 3<sup>e</sup> chasseurs ; l'adjudant Crousse, du 92<sup>e</sup> ; le sergent réserviste Montier, du 92<sup>e</sup> ; les sergents Louf, Timidille Charlet, Bigot et Labone, du 92<sup>e</sup> ; les caporaux Cornet, Benoit, Jubeau et le tambour Poujoulat, du 31<sup>e</sup> d'artillerie ; le soldat Glazard, du 38<sup>e</sup> de ligne ; le deuxième canonnier conducteur Luminet, du 36<sup>e</sup> d'artillerie ; le maréchal des logis Canzanne, du 4<sup>e</sup> d'artillerie de montagne ; l'adjudant chef Rodière, du 27<sup>e</sup> de ligne ; le plus ; le soldat Sarquon, du 27<sup>e</sup> de ligne ; le sergent-major Petit, l'adjudant-chef Vienney et le médecin auxiliaire Mareschal, du 10<sup>e</sup> de ligne ; le soldat Lavrilleux, du 95<sup>e</sup> de ligne.

Citations à l'ordre du jour

Bordeaux, 28 septembre. Le *Journal officiel* publie de nombreuses citations à l'ordre du jour de l'armée. Nous relevons les suivantes :

Bouly, maréchal des logis, au 5<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied, au 8<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied (ont montré une énergie et un courage dignes d'éloges à la défense d'un fort, en assurant leur service pendant trois mois consécutifs, en outre, ont fait de nombreuses reprises, sous un bombardement violent).

Faès, maréchal des logis au 4<sup>e</sup> régiment de hussards (étant en reconnaissance, a été de nuit, par un feu violent, ramené le cheval harnaché, rencontrant une pointe d'avant-garde ennemie, s'est ouvert le passage à coups de lance).

Valeix, soldat au 9<sup>e</sup> régiment d'infanterie (a relevé le drapeau du 1<sup>er</sup> bataillon du lieutenant qui le portait à été tué, lors d'une contre-attaque).

Claude, soldat réserviste au 29<sup>e</sup> régiment d'infanterie, le 20 août, a transporté sur le champ de bataille, sous un feu violent, pendant près de deux kilomètres, son capitaine blessé ; Rabouin, sous-lieutenant au 36<sup>e</sup> régiment d'artillerie, et Fourtina, maréchal des logis au 36<sup>e</sup> régiment d'artillerie (étant en observation pour le tir de l'artillerie d'infanterie, ont été d'avant-postes de l'infanterie, ont renseigné pendant toute la journée le commandant de l'artillerie et ont permis d'éteindre successivement le feu de plusieurs batteries ennemies).

En avant !

Gadoux, colonel au 5<sup>e</sup> d'artillerie (a tenté personnellement d'aller rechercher sous un feu violent deux pièces abandonnées par ses hommes).

Ancien, brigadier au 9<sup>e</sup> hussards (en allant reconnaître les lignes ennemies, a eu son cheval tué, s'est cassé la jambe, a cependant parcouru ensuite quatre kilomètres pour rentrer dans les lignes françaises, en rapportant toutes ses armes).

Albert, lieutenant au 142<sup>e</sup> d'infanterie (le 22 août, a ramené, à deux reprises, sur la ligne de feu, une chaîne de tréfiliers qui étaient en retraite, et de la sous une ardeur de projectiles d'artillerie et d'infanterie).

Moliner, maître mineur au 3<sup>e</sup> d'artillerie (est resté seul à sa pièce après la mise hors de combat de tout le personnel, avec son canon coincé sur le frein par les projectiles allemands, a avec le cheval tué, ramené le canon et le cheval, et a permis de continuer le combat).

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

En avant !

# LA GUERRE DE 1914

Les deux premiers mois

Août 1914

1<sup>er</sup> août. — Décret de mobilisation générale en France. L'Allemagne déclare la guerre à la Russie.

2 août. — Les Allemands violent la neutralité du Luxembourg et pénètrent par plusieurs endroits sur le territoire français. Etat de siège proclamé en France. Belgrade bombardé par les Autrichiens.

3 août. — Ultimatum de l'Allemagne à la Belgique, qui le repousse et prend les armes. L'Italie notifie sa neutralité. L'Allemagne déclare la guerre à la France.

4 août. — La Chambre française vote les crédits pour la guerre. Le croiseur allemand *Geben* bombarde Bône et Philippeville.

5 août. — L'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne. L'armée allemande, qui a violé la neutralité belge, attaque Liège.

6 août. — Résistance héroïque des Liégeois. L'Autriche déclare la guerre à la Russie.

7 août. — Les Allemands repoussés devant Liège. Les troupes françaises pénètrent en Alsace-Lorraine.

8 août. — Les troupes françaises s'emparent d'Altkirch et de Mulhouse. Proclamation du général Joffre aux Alsaciens.

9 août. — Les troupes françaises s'emparent des cols du Bonhomme et de Sainte-Marie ; d'autre part elles évacuent Mulhouse.

10 août. — Rupture des relations franco-allemandes. L'ambassadeur, le comte Sezen, quitte Paris.

11 août. — A Mangiennes, nos troupes s'emparent de trois canons, de mitrailleuses et de caissons. Premiers engagements à la frontière austro-russe.

12 août. — Les Allemands bombardent Pont-à-Mousson. Les croiseurs allemands *Breslau* et *Geben*, achetés par la Turquie. L'Angleterre déclare la guerre à l'Autriche.

13 août. — Les troupes françaises s'emparent de la crête des Vosges. Combats sur l'Othain. Succès belges à Haelen. Les Autrichiens battus par les Serbes en Bosnie.

14 août. — Les troupes françaises occupent Saales et le Donon.

15 août. — Victoire des troupes françaises à Saint-Blaize. Les chasseurs à pied s'emparent d'un drapeau. Des avions français bombardent le hangar des Zeppelins à Metz. Nicolas II proclame l'autonomie de la Pologne. Succès russes en Prusse orientale. Le général French visite Paris.

16 août. — Marche en avant de l'armée française qui occupe Sainte-Marie-aux-Mines et Lorquin. Les Allemands attaquent Dinant, ils sont repoussés. L'armée russe prend l'offensive. Le Japon adresse un ultimatum à l'Allemagne.

17 août. — Les troupes françaises avancent en Alsace. La flotte française coule un croiseur autrichien devant Antivari. Les Autrichiens battus par les Serbes, qui s'emparent de 14 canons.

18 août. — Un avion allemand bombarde Lunéville. Les étangs de Lorraine occupés par nos troupes.

19 août. — L'armée française reprend Mulhouse et coupe Delme et Morhange. Les Allemands passent la Meuse entre Liège et Namur. Le gouvernement belge se retire à Anvers. Victoire serbe près de Chabatz.

20 août. — La cavalerie allemande entre à Bruxelles. Un avion français détruit un Zeppelin à Metz. L'armée russe marche sur Koenigsberg.

21 août. — L'armée belge se retranche sous Anvers. Succès français en Alsace, nos troupes se reprennent en Lorraine.

22 août. — Les Allemands continuent leur mouvement vers l'Ouest, en Belgique. Les troupes françaises, fortement retranchées sur les Vosges. Offensive russe dans la région de Gumbinnen.

23 août. — Bataille engagée sur la Sambre entre Mons et le Luxembourg. Le major Namèche se fait sauter dans un fort de Liège. Les Allemands occupent Lunéville. Un nouveau Zeppelin détruit près de Celle. Le Japon déclare la guerre à l'Allemagne.

24 août. — La bataille de Charleroi est indécise ; notre couverture est intacte, nos troupes restent sur la défensive. Namur occupé par les Allemands. Tilsit pris par les Russes. La flotte japonaise bombarde Tsing-Tao.

25 août. — La bataille continue sur la Meuse, engagement près de Vervins. Nos troupes évacuent Mulhouse. L'avance des Russes en Prusse orientale continue. Les Serbes occupent Chabatz. L'Autriche déclare la guerre au Japon.

26 août. — En France, constitution du ministère national. Le général Gallieni nommé gouverneur militaire de Paris. Les troupes de la gauche française sont ramenées en arrière. Les Russes s'emparent de plusieurs villes en Prusse.

27 août. — Saint-Dié bombardé par les Allemands. Longwy capitule après 24 jours de siège. Sur la Meuse, nos troupes s'emparent d'un drapeau. L'armée anglaise se reploie. Les Russes repoussent l'ennemi vers Koenigsberg et s'emparent de canons.

28 août. — Situation sans changement sur notre front. L'artillerie allemande bombarde Malines ; Louvain est incendié. Plusieurs navires allemands coulés par la flotte anglaise dans la baie d'Helligoland. L'escadre française bombarde Cattaro.

29

